

GABRIELA MISTRAL

UNE FEMME QUI A AIMÉ

PAR MON GONZÁLEZ FERRÁN

GABRIELA MISTRAL : UNE FEMME QUI A AIMÉ

*Hommage à Artur Nils Lundkvist,
Laura Rodig, Palma Guillén et Doris Dana*

1. INTRODUCTION

Gabriela Mistral fut la première femme à se voir décerner le prix Nobel de littérature pour sa poésie, en 1945 plus précisément, et la première personne d'Amérique latine à recevoir cette distinction.

Cet hommage à Gabriela Mistral est divisé en quatre parties (Gabriela l'enseignante, Gabriela la diplomate, Gabriela la poétesse et son héritage) dans lesquelles nous tenterons de nous concentrer uniquement sur une partie de son œuvre poétique : **celle de la Gabriela qui a aimé et, de manière plus indirecte, celle de la Gabriela mystique moderne.**

2. DÉVELOPPEMENT

2.1. Gabriela l'enseignante : elle aimait les enfants qu'elle enseignait et pour l'avenir moins funeste desquels elle se battait

Gabriela Mistral est le pseudonyme littéraire d'une femme née sous le nom **de Lucila de María del Perpetuo Socorro Godoy Alcayata**. Un pseudonyme qu'elle a emprunté à un écrivain qu'elle adorait : Frédéric Mistral, écrivain du sud de la France, lauréat du prix Nobel de littérature en 1904, homme d'une extrême sensibilité et menant un combat politico-linguistique passionné pour redonner ses lettres de noblesse à sa langue, l'occitan.

Gabriela est née à Vicuña, dans la province d'Elqui, région de Coquimbo, vers le centre de la longue bande qu'est le Chili, le **7 avril 1889**. À Vicuña, il existe encore aujourd'hui [un musée](#) dans la maison où elle est née.

Gabriela a commencé à travailler comme assistante enseignante à l'âge de 16 ans, en 1904, à l'école de la Compañía Baja à La Serena. À partir de 1908, elle travailla comme **institutrice** dans la localité de La Cantera, puis à Los Cerrillos, sur la route d'Ovalle. Et elle fut institutrice, bien qu'elle n'ait pas suivi de formation, faute d'argent. Elle fut elle aussi une autodidacte, à l'instar de Miguel Hernández.

Par la suite, en 1910, à l'âge de 22 ans, **elle fit valider** ses acquis auprès de l'École normale n° 1 de Santiago et obtint le titre officiel *d'enseignante de l'État*, ce qui lui permit d'enseigner au niveau secondaire. Cela lui valut **la rivalité de ses collègues**, car elle avait obtenu ce titre grâce à la validation de ses connaissances et de son expérience, sans avoir fréquenté l'Institut pédagogique de l'Université du Chili. Gabriela a rapidement commencé à susciter la jalousie au sein des milieux pédagogiques machistes qui l'entouraient. Et personne n'a su mieux qu'elle résumer les commandements auxquels doivent se conformer les enseignants et les enseignantes, comme elle l'a fait dans son « **Décatalogue de l'enseignant** ».

DÉCALOGUE DE L'ENSEIGNANT

AIME : Si tu ne peux pas aimer profondément, n'enseigne pas aux enfants
SIMPLIFIEZ : Savoir, c'est simplifier sans en retrancher l'essence.
INSISTE : Répète, comme la nature répète les espèces jusqu'à atteindre la perfection.
ENSEIGNE : Avec l'intention de créer de la beauté, car la beauté est mère.
ENSEIGNANT : Sois fervent. Pour allumer des lampes, tu dois porter le feu dans ton cœur.
DYNAMISEZ votre cours. Chaque leçon doit être vivante, comme un être vivant.
CULTIVEZ-VOUS : pour donner, il faut avoir beaucoup.
N'OUBLIE PAS : ton métier n'est pas une marchandise, c'est un service divin.
AVANT de donner ta leçon quotidienne, vérifie si ton cœur est pur.
RÉFLÉCHIS : Dieu t'a chargé de créer le monde de demain.

Gabriela a vécu et enseigné à travers tout le Chili, depuis Antofagasta, à l'extrême nord, jusqu'au port de Punta Arenas, à l'extrême sud, où elle a dirigé son premier lycée et animé la vie de la ville. En 1921, à 32 ans, l'âge même où Miguel Hernández mourait dans une prison franquiste d'Alicante, Gabriela Mistral aspirait à un nouveau défi, après avoir dirigé deux lycées de très mauvaise qualité. Elle passa le concours et remporta le prestigieux poste de directrice du lycée n° 6 de Santiago, mais les professeurs ne l'accueillirent pas favorablement, lui reprochant son manque de formation professionnelle.

Le fait d'être incomprise et méprisée par les hommes envieux qui l'entouraient fut peut-être ce qui poussa définitivement Gabriela à laisser derrière elle son Chili natal tant aimé, pour devenir une éducatrice de renom au-delà des frontières chiliennes. C'est ainsi que, le 23 juin 1922, Gabriela Mistral s'embarqua pour le Mexique à bord du paquebot *Orcoma*, à l'invitation de José Vasconcelos, alors ministre mexicain de l'Éducation. Elle y resta près de deux ans, travaillant aux côtés des intellectuels les plus éminents du monde hispanophone de l'époque. De là, elle a voyagé dans d'autres pays d'Amérique latine, tels que la République dominicaine, Cuba ou le Nicaragua, ainsi qu'aux États-Unis et en Europe, afin d'étudier les écoles et les méthodes pédagogiques de ces pays.

2.2. Gabriela, la diplomate

Elle a alterné ces voyages en tant qu'« enseignante du monde et pour le monde » avec ses débuts dans la diplomatie. Ainsi, au milieu des années 1920, après une tournée aux États-Unis et en Europe, elle est revenue au Chili, où la situation politique était si tendue qu'elle a été contrainte de repartir, cette fois pour occuper en Europe, en **1926**, le poste de secrétaire de l'une des sections de la Société des Nations. La même année, elle occupa le **poste de secrétaire de l'Institut de coopération internationale de la Société des Nations, à Genève.**

En 1933, Gabriela Mistral entama officiellement sa carrière diplomatique et travailla, pendant vingt ans, comme consule du Chili dans différentes villes d'Europe et d'Amérique, successivement. Derrière cette étape, du moins à ses débuts, on devine la main bienveillante de Pedro Aguirre Cerda, qui fut d'abord enseignant, diplômé au Chili et titulaire d'un doctorat de la Sorbonne ; que Gabriela rencontra en 1916 ; à qui elle dédia son recueil de poèmes « Desolación » ; qui s'est inspiré d'elle pour écrire « Le Problème agraire » (1929), ouvrage qui lui est dédié ; qui était revenu définitivement au Chili après son exil en 1930 ; et qui fut président du Chili de 1938 à 1944.

Gabriela Mistral a débuté sa carrière diplomatique en tant que consule à **Madrid** entre juillet 1933 et octobre 1935. Puis, en octobre 1935, elle fut nommée consule à **Lisbonne** jusqu'en mai 1936, date à laquelle elle fut nommée consule à **Porto**. Elle séjourna au **Guatemala** de novembre 1936 à décembre 1938 en tant que consule générale honoraire, puis à **Nice** de décembre 1938 à janvier 1940. En janvier 1940, elle fut affectée à **Niterói** (ville de l'État de Rio de Janeiro, au Brésil). À partir de janvier 1941, elle s'installa à **Petrópolis** (ville du même État brésilien), où elle apprit la nouvelle de l'attribution du prix Nobel en 1945.

Fin 1945, elle retourna aux États-Unis, cette fois en tant que consule générale à **Los Angeles** (États-Unis) et, grâce à l'argent gagné grâce au prix, elle s'acheta une maison à **Santa Barbara** (États-Unis), où elle fut affectée en tant que consule en 1947. En juin 1950, elle fut nommée consule à **Veracruz** (Mexique) et, à partir de novembre 1950, elle occupa d'abord le poste de consule, puis celui de consule générale (à partir d'octobre 1951) à **Naples**. En décembre 1952, elle fut nommée consule en **Floride** (États-Unis). Puis, à partir d'août 1953, elle occupa le poste de consule adjointe à **New York**, fonction qu'elle conserva jusqu'à sa mort en 1957.

2.3. Gabriela, la poétesse : reine de la littérature ibéro-américaine et femme éprise d'amour

2.3.1. Gabriela, la poétesse : reine et ambassadrice de la littérature ibéro-américaine

Le 12 décembre 1914, il remporte le **premier prix du concours littéraire des Jeux Floraux** organisés par la Fédération des étudiants de la ville de Chili (FECh) à Santiago, pour ses « Sonets de la mort ».

Ce poème figure dans son **premier recueil**, « **Desolación** », paru à New York en 1922 et publié par l'Institut des Espagnes, à l'initiative de son directeur Federico de Onís. À mon avis, **il s'agit de son chef-d'œuvre**. Cependant, bien qu'il s'agisse d'un ouvrage réalisé avec beaucoup de bonne volonté par le directeur de l'Institut des Espagnes, animé par le désir sincère de la faire connaître au monde entier, je pense qu'il manque, dans sa structure, de cohérence et de logique.

En 1924, deux ans plus tard, alors que Gabriela avait 33 ans, son deuxième recueil de poèmes, « **Ternura** », vit le jour. À l'1938, a , à l'âge de 49 ans, elle publia « **Tala** », son troisième recueil de poèmes. Et à l'1954, a , à l'âge de 65 ans, elle publia son quatrième et dernier recueil de poèmes : « **Lagar** ».

Entre son troisième et son quatrième recueil, le **10 décembre 1945**, à près de 57 ans, elle reçut le **prix Nobel de littérature** des mains du roi Gustave V de Suède. Elle était la cinquième femme de l'histoire des prix Nobel de littérature, depuis la création de ces prix en 1901, à le recevoir [les quatre qui l'avaient précédée étaient : la Suédoise Selma Lagerlöf en 1909 ; l'Italienne Grazia Deledda en 1926 ; la Norvégienne née au Danemark Sigrid Undset en 1928 ; et l'Américaine élevée en Chine, Pearl S. Buck, en 1938], mais elle fut la première femme à le recevoir exclusivement pour sa poésie, plus précisément, comme l'ont déclaré lors de la cérémonie de remise du prix : « **pour sa poésie lyrique qui, inspirée par de puissantes émotions, a fait de son nom un symbole des aspirations idéalistes de tout le monde latino-américain** ».

Gabriela **a été la première personne ibéro-américaine** à recevoir le prix Nobel de littérature. Le fait que cette première personne ait été une femme est une chose que de nombreux hommes ne lui ont jamais pardonnée. Lors de la cérémonie de remise du prix, elle a été qualifiée de « reine de la littérature latino-américaine ». Étant donné que le terme « latino-américaine » est un gallicisme inventé par les Français pour tenter de marquer leur influence sur les Amériques, on préfère employer le mot « ibéro-américaine » ; c'est pourquoi je l'appelle dans cette épigraphe « **reine de la littérature ibéro-américaine** », en l'honneur de cette communauté ibéro-américaine, qui nous unit à la péninsule ibérique et à l'Amérique, et qui s'est progressivement constituée depuis le début des années 90, dans le plus pur esprit mistralien, sous l'égide des [Sommets ibéro-américains](#) : le Ier en 1991 à Guadalajara, au Mexique, pays où Gabriela a été la mieux et la plus justement vénérée ; et le VIe en 1996 ainsi que le XVIIe en 2007 dans son Chili natal. Et comme elle a été diplomate pendant la moitié de sa vie, elle aurait adoré qu'on l'appelle ainsi, elle qui a été consule générale, mais jamais ambassadrice : « **ambassadrice de la littérature ibéro-américaine** », ce qu'elle a été, j'en suis fermement convaincu.

Nous tenons également à rendre ici un hommage sincère à **Artur Nils Lundkvist (1906-1991)**, poète et écrivain suédois, membre titulaire de l'Académie suédoise de la langue depuis 1968, pacifiste convaincu pendant la dure période de la Guerre froide, et qui fut celui qui traduisit, car il avait appris l'espagnol et le français en autodidacte à l'aide de dictionnaires, tous les grands écrivains en suédois, ce qui a permis à l'Académie de leur décerner le prix Nobel. En 1936, accompagné de son épouse, la poétesse suédoise María Wine, il s'était rendu en Espagne et en Amérique latine. Ce que peu de gens savent, c'est qu'il fut le premier à traduire Gabriela Mistral en suédois et que c'est grâce à sa traduction et à son combat que Gabriela Mistral a obtenu le prix Nobel, car les traducteurs, même autodidactes comme ce monsieur, peuvent faire des miracles et franchir des abîmes. Gabriela et Artur partageaient tous deux le fait d'être poètes, pacifistes et spirituels. Pablo Neruda, Gabriel García Márquez et Camilo José Cela l'ont tous expressément remercié pour son prix Nobel. En effet, depuis sa mort en 1991, personne d'autre n'a traduit en suédois pendant longtemps, ce qui explique pourquoi il a fallu attendre dix ans avant qu'un hispanophone ne reçoive à nouveau le prix Nobel. Je remercie **Gerardo Hernández Roa**, professeur chilien installé en Suède depuis les années 1980, pour les informations concernant Lundkvist.

2.3.2. Gabriela : une grande femme qui aimait tout le monde, sans distinction, et l'humanité tout entière

2.3.2.1. Gabriela a aimé des hommes

Nous parlerons ici de trois hommes, dont nous citerons les noms et prénoms. Les amours que Gabriela leur a portés sont difficiles à classer, car aucun d'entre eux n'était son mari officiel. Cela dit, ces trois hommes ont un point commun : tous trois se sont suicidés.

2.3.2.1.1. Romelio Ureta : son amour de jeunesse

Et bien que Gabriela Mistral **ait été très discrète sur sa vie privée** et que l'on sache peu de choses sur ses amours ou ses déceptions amoureuses, de nombreux chercheurs soulignent qu'il y a, derrière « Desolación », une grande déception amoureuse. Et plus précisément, derrière « Sonetos de la Muerte », son premier poème primé et inclus dans son premier recueil « Desolación », se cachait un homme. C'est ce que confirme une étude d'Ana María Cuneo reprise dans l'Anthologie sur Gabriela Mistral que les 22 Académies de la langue espagnole ont publiée à titre commémoratif en 2010. Ana Cuneo écrit dans son essai – et je cite textuellement – : « Lucila a rencontré Romelio Ureta en 1906 à La Serena, où il travaillait aux chemins de fer... Peu après, ils se sont retrouvés dans une pension à La Cantera où elle était institutrice... En novembre 1909, Ureta s'est suicidé pour des raisons financières. »

Nous savons que le poème « **Sonetos de la Muerte** » a été primé en 1914, mais nous ignorons, en raison de la précipitation avec laquelle « Desolación » a été publié, l'année exacte à laquelle ce poème a été écrit ; il se pourrait bien qu'il ait été rédigé après le suicide de Romelio en 1909.

En 1914, lorsque ce poème a été primé, Miguel Hernández n'avait que quatre ans, mais peut-être l'a-t-il lu. Cela rappelle tellement son « Élégie pour Ramón Sijé » ! On ne saura jamais avec certitude si Gabriela l'a inspiré, mais s'il y avait des roses à La Serena, à Alicante, il y avait des amandiers en fleurs :

SONNETS DE LA MORT

I

De la niche glacée où les hommes t'ont déposée,
je te ferai descendre vers la terre humble et ensoleillée.
Que je m'y endormirai, les hommes ne l'ont pas su,
et que nous rêverons sur le même oreiller.

Je te coucherai sur cette terre ensoleillée avec une
douceur d'une mère pour son enfant endormi,
et la terre deviendra une douce berceuse
en accueillant ton corps d'enfant souffrant.

Puis j'irai saupoudrer de la terre et de la poussière de roses,
et dans le léger nuage de poussière bleutée de la lune,
ces restes légers resteront prisonniers.

Je m'éloignerai en chantant mes belles vengeance,
car dans cette profondeur recelée, aucune main
ne descendra pour me disputer ta poignée d'os !

II

Cette longue lassitude s'intensifiera un jour,
et l'âme dira au corps qu'elle ne veut plus
traîner sa masse sur la voie rose,
où marchent les hommes, heureux de vivre...

Tu sentiras qu'à tes côtés, on creuse avec ardeur,
qu'une autre, endormie, arrive dans la ville tranquille.
J'attendrai qu'on m'ait entièrement recouverte...
et ensuite, nous parlerons pour l'éternité !

Ce n'est qu'alors que tu sauras pourquoi ta chair ne mûrit pas,
ta chair ne mûrit pas encore pour ces os profonds,
tu aies dû descendre, sans fatigue, pour dormir.

La lumière se fera dans la zone obscure des sinus ;
tu sauras que dans notre alliance, il y avait un signe des astres
et que, le pacte immense rompu, tu devais mourir...

III

Des mains malveillantes t'ont ôté la vie dès le jour
où, à un signe des astres, tu as quitté ton parterre
de lys enneigés. Il s'épanouissait dans la joie.
De mauvaises mains s'y sont tragiquement introduites...

Et j'ai dit au Seigneur : « C'est par les chemins mortels
. Ombre bien-aimée qu'ils ne savent pas guider !
Arrache-le, Seigneur, à ces mains fatales
ou plonge-le dans le long sommeil que tu sais offrir !

Je ne peux pas lui crier, je ne peux pas le suivre !
Sa barque est poussée par un vent noir de tempête.
Ramène-le dans mes bras, sinon tu le faucheras dans la fleur de
l'âge. »

La barque rose de sa vie s'est arrêtée...
Que je ne sais rien de l'amour, que je n'ai pas eu pitié ?
Toi qui vas me juger, tu comprends, Seigneur !

2.3.2.1.2. Stefan Zweig : son grand ami

Stefan Zweig – fils de parents juifs, écrivain autrichien né à Vienne, l'un des auteurs les plus lucides de l'Europe de l'entre-deux-guerres, bien que ses livres aient été interdits par le nazisme en 1936, et grand ami de Gabriela – vivait lui aussi à Petrópolis depuis 1941, où il était arrivé avec sa deuxième épouse, Charlotte Elisabeth Altman, fuyant le nazisme allemand. **Le 22 février 1942, Stefan et son épouse, désespérés à l'idée que le nazisme allait envahir le monde, se suicidèrent à Petrópolis.**

2.3.2.1.3. Juan Miguel Pablo Godoy Mendoza : son fils adoptif : SON FILS

Surnommé affectueusement « Yin yin », ce garçon aurait dû naître entre mai et juin 1925. L'arbre généalogique disponible sur Internet indique qu'il est le fils direct d'un cousin germain de Gabriela, Carlos Godoy, qui était marin marchand, et de Marta Mendoza, décédée à Genève en 1926. **Gabriela Mistral l'adopte à Barcelone en mars 1926, l'élève et l'aime comme son propre fils.** L'enfant la suit dès lors partout dans le monde. **Le 14 août 1943**, alors que Gabriela se trouve à Petrópolis (Brésil), son fils **se suicide**, tout juste âgé de 18 ans. C'était le troisième suicide d'un être cher et proche de Gabriela en un an et demi. Le poème suivant, « **La délaissée** », tiré de son recueil « Lagar », a très bien pu être écrit à la suite de ce suicide et est dédié à « Emma Godoy », probablement une autre de ses cousines, sœur du père biologique de l'enfant et tante de Yin Yin.

LA ABANDONNÉE

Je vais maintenant apprendre
le pays de la mélancolie,
et à désapprendre ton amour
qui était ma seule langue,
telle une rivière qui oublierait
son lit, son courant et ses rives.

Pourquoi as-tu apporté des trésors
si ce n'était pour apporter l'oubli ?
Tout me est superflu et je suis moi-même superflue,
comme un costume de fête pour une fête qui n'a pas eu lieu ;
à tel point, mon Dieu, que ma vie
ma vie dès le premier jour !

Donnez-moi maintenant les mots
que ma nourrice ne m'a pas données.
Je les balbutierai comme une folle
syllabe après syllabe :
le mot « spoliation », le mot « rien »,
et le mot « fin »,
même si elles se tordent dans ma bouche
comme des vipères mordues !

Je me suis assis au milieu de la Terre,
mon amour, au milieu de la vie,
pour ouvrir mes veines et ma poitrine,
pour m'éplucher comme une grenade vivante,
et à briser l'acajou rouge
de mes os qui t'aimaient.

Je brûle ce que nous avons :
les larges murs, les hautes poutres,
en défonçant une à une
les douze portes que tu ouvrais
et bouchant à coups de hache

la citerne de la joie.

Je vais répandre, à pleines mains,
la récolte cueillie hier,
vider des outres de vin
et à libérer les oiseaux captifs ;
à briser, comme mon corps,
les murs de la « ferme »
et à mesurer, les bras levés,
la gerbe de cendres.

Comme ça fait mal, comme c'est dur,
comme les choses étaient divines,
et ne veulent pas mourir, et se plaignent en mourant,
et ouvrent leurs entrailles vivantes !
Les bûches comprennent et parlent,
le vin, en s'élevant, regarde
et la volée d'oiseaux s'élève
maladive et brisée comme de la brume.

Que le vent vienne, que ma maison brûle
mieux qu'une forêt de résines ;
qu'ils tombent, rouges et de travers,
le moulin et la tour marraine.
Que ma nuit, pressée par le feu,
ma pauvre nuit, qu'elle n'atteigne pas le jour !

Et **un grand amour de jeunesse qui se suicide**, comme celui de Romelio ; **sans compter le suicide d'un grand ami écrivain** et de sa femme ; **sans compter le suicide de son fils** adoptif : tout cela **laisse** inévitablement **de profondes séquelles**. Ce n'est pas qu'on l'ait cherché, mais il y a simplement des personnes qui, malheureusement, doivent mener des vies particulièrement difficiles. Les caprices du destin. Un destin funeste. Et celui de Gabriela en faisait partie.

2.3.2.2. Gabriela a aimé des femmes

Nous parlerons ici de trois femmes, dont nous citerons les noms et prénoms. Les amours que Gabriela leur a portés sont difficiles à classer, car aucune d'entre elles n'était son épouse officielle. Cela dit, ces trois femmes ont un point commun : toutes trois l'ont accompagnée tout au long de sa vie et l'ont soutenue.

2.3.2.2.1. Laura Rodig

Après le suicide de son premier amour, Gabriela ne fut plus accompagnée dans ses voyages et son parcours de vie par de nombreux hommes ; elle préféra s'entourer de l'affection apaisante des femmes. La première dont on conserve le nom et le prénom est Laura Rodig. Gabriela avait fait la connaissance de Laura Rodig à Punta Arenas en 1918. Laura suivit Gabriela en 1922 au Mexique à bord de *l'Orcota*.

De son vivant déjà, Gabriela avait dédié le poème qui ouvre **Desolación à la femme qui, à l'époque, partageait probablement sa vie : Laura Rodig.** Et c'est là l'essentiel : partager sa vie. Ce poème ouvre la première des huit parties qui composent **Desolación**. Une première partie intitulée « Vie ».

LE PENSEUR DE RODIN

Le menton posé sur sa main rugueuse,
le Penseur se souvient qu'il est chair issue de l'os,
chair fatale, nue face au destin,
chair qui hait la mort, et il trembla de beauté.

Et il trembla d'amour, tout son printemps ardent,
et maintenant, à l'automne, il se noie dans la vérité et la
tristesse.
La pensée « nous devons mourir » lui traverse l'esprit,
dans tout son éclat de bronze, alors que la nuit commence.

Et dans l'angoisse, ses muscles se fendent, souffrants.
Chaque sillon de sa chair se remplit d'effroi.
Elle se fend, telle une feuille d'automne, devant le Seigneur
puissant

qui l'appelle dans les bronzes... Et il n'y a pas d'arbre tordu
par le soleil dans la plaine, ni lion au flanc blessé,
qui soit aussi tendu que cet homme qui médite sur la mort.

2.3.2.2.2. Palma Guillén

Palma Guillén était une autre amie de Gabriela. Gabriela lui dédie son troisième recueil de poèmes, publié en 1938, « Tala ». La très belle dédicace de ce livre dit textuellement : « À Palma Guillén, et à travers elle, à la pitié de la femme mexicaine ». On sait que Palma a adopté le fils de Gabriela et qu'elles l'ont élevé toutes les deux ensemble. Et elles se trouvaient toutes les deux à Petrópolis lorsque le jeune homme s'est suicidé.

2.3.2.2.3. Doris Dana

La dernière compagne qui a été aux côtés de Gabriela de 1946 jusqu'à la mort de cette dernière en 1957, c'est-à-dire pendant les onze dernières années de sa vie, Doris Dana, fut également celle qui a préservé son héritage le plus précieux. Lorsqu'elles se sont rencontrées, Doris avait 26 ans et Gabriela 57 ans, soit 31 ans d'écart.

Doris était une autre femme remarquable : la première professionnelle de son genre à avoir rédigé un programme de rééducation pour l'Allemagne d'après-guerre en 1945. La même année où Gabriela a reçu le prix Nobel.

L'héritage le plus important de Mistral est celui que **Doris Dana** a inlassablement **rassemblé**, surtout lorsqu'elle a compris que Gabriela était en train de nous quitter. Doris Dana était déjà consciente à cette époque non seulement que la vie de Gabriela Mistral était comptée en raison du diabète et des problèmes cardiaques dont elle souffrait, **mais aussi que Gabriela deviendrait un jour une figure majeure.**

C'est pourquoi, dès le début des années 50, Doris a commencé à consigner minutieusement chacune de ses conversations avec la poétesse. Elle a également rassemblé ses lettres et des milliers d'essais littéraires qui, ayant été écrits par une femme dotée d'une telle vision et d'une telle sensibilité, sont de véritables joyaux.

Lorsque Gabriela est décédée à l'hôpital de Hempstead, à New York, le 10 janvier 1957 a des suites d'un cancer du pancréas, en présence de Doris Dana, **elle savait que son héritage était entre les mains de la meilleure exécutrice testamentaire au monde. Cet héritage, construit avec amour, par et pour l'amour, a été conservé par Doris jusqu'à sa mort en novembre 2006.**

2.3.2.2.4. Spéculations sur le lesbianisme

Il y a eu beaucoup de spéculations sur la question de savoir si Gabriela Mistral était lesbienne à une époque où le lesbianisme et l'homosexualité étaient mal compris.

Aujourd'hui, du moins en Europe, ces préjugés appartiennent au passé. En Espagne, la loi historique n° 13/2005 du 1er juillet, modifiant le Code civil en matière de droit au mariage, a fait de ce pays le troisième d'Europe, après la Belgique et les Pays-Bas, à autoriser les lesbiennes et les homosexuels à se marier s'ils le souhaitent. En termes de droits civils, ce fut une véritable révolution, une révolution fantastique.

Et **que faisait Gabriela au lit**, si tant est qu'elle le partageât, avec les femmes qui l'ont accompagnée dans sa vie ? **Eh bien, elle faisait ce qui lui chantait.** Si Gabriela et Doris, ou Gabriela et Palma, ou Gabriela et Laura se livraient pendant leur temps libre à des activités pouvant être qualifiées de promiscues, cela ne regardait qu'elles.

Même si, du vivant de Gabriela, des rumeurs circulaient au Chili au sujet de sa prétendue relation lesbienne avec Doris, et même si l'on raconte que ces rumeurs parvinrent aux oreilles de Gabriela et que celle-ci, blessée, décida de ne plus jamais s'installer dans son pays natal, préférant rester aux États-Unis, ce qui est certain, c'est que **Doris a nié**, jusqu'à la fin de ses jours, **qu'il y ait jamais eu de relation lesbienne entre elles.**

C'est pourquoi **l'ouvrage publié au Chili en 2009 sur Doris et Gabriela** est considéré comme **indigne**. Cet ouvrage, intitulé « Niña Errante », a été publié par les éditions Lumen au Chili, avec une transcription, une préface et des notes de Pedro Pablo Zegers, conservateur des archives des écrivains à la Bibliothèque nationale du Chili, sur la base de 250 lettres que Zegers a sélectionnées parmi la correspondance entre Gabriela et Doris, cette même correspondance que Doris avait conservée avec honneur jusqu'à sa mort et qui n'était parvenue au Chili qu'à la fin de l'année 2007. **Cet ouvrage peut être considéré comme une atteinte à la dignité**, ne serait-ce que parce qu'il permet d'extraire ces citations tirées des mots que Gabriela adresse à Doris et qui, depuis 2009,

inondent la partie malsaine du web : « Doris, je suis aux États-Unis pour toi » ; « Je suis tienne partout dans le monde et dans le ciel » ; et « C'était peut-être une très grande folie de se laisser emporter par cette passion ».

Et pour tenter de démontrer ce qui est affirmé, voici un poème d'une grande poétesse dominicaine ; professeure d'université à l'la Universidad Autónoma e de Saint-Domingue (UASD) ; mère de deux filles et grand-mère de quatre petits-enfants ; lesbienne depuis quelque temps ; et qui a publié dans des recueils lesbiens. Dans son poème « Femmes... », tiré du recueil « Extase magique », on peut apprécier la différence de ton entre l'« Amour de mère du monde » de Gabriela et l'« Amour de femme du monde » de **Nelsy Aldebot Reyes**.

FEMMES...

Belles femmes
pleines de feu et de vigueur
aux grands yeux sensuels
jouant la danse de l'amour
dansant librement
s'envolant...

Feu intérieur
la liberté de s'épanouir
ensemble, seules, avec d'autres...

Des femmes qui dansent, des amantes
virevoltant
dans une danse magique de foulards
de leurs chevelures, de leurs hanches...

Voltigeant, flottant,
sans obstacle
sans trébucher
sans limites...

Rêve érotique
fantaisie exotique
porté par la mer et le vent
puisant l'énergie terrestre
me transformant en
une femme riche, belle
érotique, sensuelle...

2.3.2.3. Gabriela a aimé toutes les femmes

Mais Gabriela n'a pas seulement aimé deux ou trois femmes, elle **a aimé et compris toutes les femmes du monde**, comme le montre clairement le recueil « **Poèmes de la mère la plus triste** ».

POÈMES DE LA MÈRE LA PLUS TRISTE

CHASSÉE

Mon père a dit qu'il me chasserait, il a crié à ma mère qu'il me mettrait à la porte cette nuit même.

La nuit est douce ; à la lueur des étoiles, je pourrais marcher jusqu'au village le plus proche ; mais et si elle naissait à cette heure-ci ? Mes sanglots l'ont peut-être appelée ; peut-être voudra-t-elle sortir pour voir mon visage baigné de larmes. Et elle frissonnerait dans l'air vif, même si je la couvrais.

POURQUOI ES-TU VENU ?

Pourquoi es-tu venu ? Personne ne t'aimera, même si tu es beau, mon fils. Même si tu souris gracieusement, comme les autres enfants, comme le plus jeune de mes petits frères, je serai la seule à t'embrasser, mon fils. Et même si tes petites mains s'agitent à la recherche de jouets, tu n'auras pour tes jeux que ma poitrine et le fil de mes larmes, mon fils.

Pourquoi es-tu venu, si celui qui t'a mis au monde t'a haï dès qu'il t'a senti dans mon ventre ?

Mais non ! Tu es venu pour moi ; pour moi qui étais seule, seule même quand il m'étreignait dans ses bras, mon fils !

Et ce « Poèmes de la mère la plus triste », qui constitue la deuxième partie du « Poème des mères », comporte un *sous-texte* que, comme le mot n'existait pas encore à l'époque, Gabriela appelait modestement, comme tout ce qu'elle écrivait, une « note », et qui explique la genèse du poème.

NOTE. – Un après-midi, en me promenant dans une rue misérable de Temuco, j'ai vu une femme du peuple, assise à la porte de sa cabane. Elle était sur le point d'accoucher, et son visage trahissait une profonde amertume.

Un homme passa devant elle et lui lança une phrase brutale qui la fit rougir.

J'ai ressenti à cet instant toute la solidarité entre femmes, l'infinie compassion de la femme pour la femme, et je me suis éloignée en pensant :

-C'est à l'une d'entre nous qu'il revient de dire (puisque les hommes ne l'ont pas fait) la sainteté de cet état douloureux et divin. Si la mission de l'art est d'embellir toute chose, dans une immense miséricorde, pourquoi n'avons-nous pas purifié cela aux yeux des impurs ?

Et j'ai écrit les poèmes qui précèdent, avec une intention presque religieuse.

Certaines de ces femmes qui, pour rester chastes, ont besoin de fermer les yeux sur la réalité cruelle, mais inéluctable, ont fait de ces poèmes

un commentaire mesquin, ce qui m'a attristée, pour elles-mêmes. Elles m'ont même laissé entendre que je devrais les retirer d'un livre.

Dans cet ouvrage égocentrique, rabaissé à mes propres yeux par cet égocentrisme, ces textes humains sont peut-être la seule chose où l'on chante la Vie dans son intégralité. **Devais-je les supprimer ?**

Non ! Elles restent ici, dédiées aux femmes capables de voir que la sainteté de la vie commence par la maternité, qui est donc sacrée.

Qu'elles ressentent la profonde tendresse avec laquelle une femme qui nourrit sur Terre les enfants d'autrui regarde les mères de tous les enfants du monde !

La première partie des « Poèmes des mères » se compose de 17 nano-récits poétiques, parmi lesquels il convient de mettre en avant « **À l'époux** », écrit par une femme qui a décidé de ne jamais se marier, et qui pourrait bien enseigner à tous les hommes du monde comment une femme souhaite réellement être aimée par son époux pendant une grossesse.

AU MARI

Époux, ne me serre pas contre toi. Tu l'as fait jaillir du plus profond de mon être comme un lys des eaux. Laisse-moi être comme une eau au repos.

Aime-moi, aime-moi maintenant un peu plus ! Moi, si petite !, je te multiplierai sur les chemins. Moi, si pauvre !, je te donnerai d'autres yeux, d'autres lèvres, avec lesquels tu jouiras du monde ; moi, si tendre !, je me fendrai comme une amphore par amour, pour que ce vin de la vie se déverse de moi.

Pardonne-moi ! Je suis maladroite dans ma démarche, maladroite à te servir ta coupe ; mais c'est toi qui m'as ainsi comblée et qui m'as donné cette étrangeté avec laquelle je me déplace parmi les choses.

Sois-moi plus doux que jamais. Ne remue pas mon sang avec empressement ; n'agite pas mon souffle.

Je ne suis plus qu'un voile ; tout mon corps est un voile sous lequel dort un enfant !

2.3.2.4. Gabriela aimait tous les peuples

Pour illustrer le fait que Gabriela a toujours eu une conscience politique et qu'elle aimait toute l'humanité, nous souhaitons mettre en avant un poème qu'elle a écrit « Au peuple hébreu » après les massacres en Pologne, inclus dans son recueil de poèmes « Désolation », lui aussi, malheureusement, sans date.

AU PEUPLE HÉBREU

Race juive, chair de souffrances,
race juive, fleuve d'amertume :
comme les cieux et la terre, tu persistes

et grandit encore ta forêt de cris.

Tes blessures n'ont jamais pu s'aérer ;
on ne t'a jamais laissé t'étendre à l'ombre
pour t'essorer et renouveler ton pansement,
plus qu'aucune rose rougie.

Le monde s'est bercé de tes gémissements.
Et je joue avec les mèches de tes larmes.
Les sillons de ton visage, que j'aime tant,
sont aussi profondes que des entailles de scie.

Les femmes bercent leur enfant en tremblant,
tremblant, l'homme moissonne sa gerbe.
Le cauchemar s'est enfoncé dans ton rêve
et ta parole n'est qu'un « miserere » !

Race juive, il te reste encore du courage
et une voix de miel, pour louer tes foyers,
et de chanter le Cantique des Cantiques
avec une langue, des lèvres et un cœur brisés.

Marie marche encore en ta femme.
Sur ton visage se dessine le profil du Christ ;
sur les pentes de Sion, on l'a vue
t'appeler en vain, alors que le jour s'éteint...

Que ta douleur, en Dimas, le regardait
et qu'Il a adressé à Dimas cette parole immense
et, pour oindre ses pieds, elle cherche la tresse
de Marie-Madeleine, et la trouve ensanglantée !

Race juive, chair de souffrances,
race juive, fleuve d'amertume :
comme les cieux et la terre, endure
et grandit ta vaste forêt de cris !

On dit que Dana Doris était juive. Si c'est vrai, c'est une femme juive qui aura contribué à honorer son héritage.

2.4. Gabriela, artiste et mystique moderne

2.4.1. Gabriela, artiste

Gonzalo Rojas est l'un des rares auteurs qui non seulement pardonne à Gabriela son « mauvais goût » lorsqu'elle aborde des sujets intimes et personnels, mais qui la met même en valeur. Gonzalo **a déclaré**, dans l' **e de Gabriela** publié dans l'Anthologie des Académies, que ce qui caractérise Gabriela, c'est : « la sincérité des sentiments, une déchirure affective, presque à la Quedé... visionnaire... l'austérité au fond d'un grand *pathos*... le caractère volcanique, voire frénétique, mais aussi la rigueur... elle ne s'est pas laissée éblouir par les avant-gardes, mais s'est plutôt attardée à écouter sans hâte la

langue parlée de ses compatriotes d'Amérique, avec ses archaïsmes et ses murmures, à l'instar de Thérèse d'Ávila, et c'est ainsi qu'elle nous a révélé le monde, à mi-chemin entre la voyante et la dédaigneuse ».

Gabriela était une Artiste avec un grand A, car elle concevait et vénérât l'art libre de tout mercantilisme. Seule une grande âme peut nous léguer le « **Décatalogue de l'artiste** » suivant, la partie « IV » romaine, tirée d'un de ses poèmes « L'Art », de la septième partie de « Désolation », intitulée « Prose ».

DÉCATALOGUE DE L'ARTISTE

- I. Tu aimeras la beauté, qui est l'ombre de Dieu sur l'Univers.
- II. Il n'y a pas d'art athée. Même si tu n'aimes pas le Créateur, tu l'affirmeras en créant à son image.
- III. Tu ne donneras pas la beauté comme appât pour les sens, mais comme la nourriture naturelle de l'âme.
- IV. Elle ne sera pour toi ni prétexte à la luxure ni à la vanité, mais un exercice divin.
- V. Tu ne la chercheras pas dans les foires et tu n'y emmèneras pas ton œuvre, car la Beauté est vierge, et celle qui se trouve dans les foires n'est pas Elle.
- VI. Elle montera de ton cœur vers ton chant et t'aura d'abord purifié toi-même.
- VII. Ta beauté s'appellera aussi miséricorde, et elle consolera le cœur des hommes.
- VIII. Tu donneras ton œuvre comme on donne un enfant : en prélevant du sang de ton cœur.
- IX. La beauté ne sera pas pour toi un opium soporifique, mais un vin généreux qui t'enflammera pour l'action, car si tu cesses d'être un homme ou une femme, tu cesseras d'être un artiste.
- X. Tu te détourneras de toute création avec honte, car elle était inférieure à ton rêve, et inférieure à ce merveilleux rêve de Dieu qu'est la Nature.

2.4.2. Gabriela, mystique moderne

Peut-être parce que la plupart des hommes n'ont jamais compris la dimension mystique et divine des femmes, ou d'autres hommes, celles et ceux qui utilisent bel et bien le côté droit de leur cerveau et pas seulement la moitié rationnelle gauche, c'est peut-être pour cela qu'ils sont surpris, tout comme Gonzalo Rojas, que Gabriela Mistral ait été passionnée par Amado Nervo et lui ait dédié une élégie posthume intitulée « **In Memoriam** ». Et Rojas se demande dans *la Antología* de 2010, et je cite : « Qu'est-ce qui a bien pu la fasciner chez lui, si ce n'est le culte de l'occultisme et de l'ésotérisme ? ». Et j'estime que c'est précisément parce que Rojas est incapable de se connecter à cette dimension mystique qu'il se permet d'écrire de tels commentaires. C'est pourquoi, bien que Rojas soit l'un des grands noms de la littérature chilienne et ibéro-américaine, un homme qui côtoie Pablo Neruda, il semble incapable de comprendre et de vénérer la mystique féminine.

N'oublions pas que dans la version originale de « Desolación », Gabriela ne se contentait pas de louer la mystique de Nervo, mais qu'il y avait également un très beau poème en prose intitulé : « **Commentaires sur les poèmes de Rabindranath Tagore** »

; or, Tagore fut le premier homme non européen (il était indien d'la India) à remporter le prix Nobel de littérature ; il l'a obtenu dès 1913, alors qu'aucun Américain ne l'a remporté avant 1930 et aucun Africain avant 1986 ; et c'est précisément pour sa poésie mystique qu'il a obtenu ce prix Nobel.

Nous reproduisons ci-dessous son poème « **Le supplice** », qui renferme sa malédiction de mystique et de visionnaire.

LE SUPPICE

Depuis vingt ans, je suis enfoncé dans la chair
— et le poignard est brûlant —
un vers immense, un vers aux crêtes
de marée haute.

À force de l'abriter docilement, mes entrailles
se lassent de sa majesté.
Avec cette pauvre bouche qui a menti
Faut-il chanter ?

Les paroles éphémères des hommes
n'ont pas la chaleur
de leurs langues de feu, de leur
frémissement.

Comme un fils, nourri de mon sang
il se nourrit,
et un fils n'a jamais bu d'autre sang que celui
d'une femme.

Terrible don ! Longue torture
qui fait hurler !
Que celui qui est venu le planter dans mes entrailles
qu'il ait pitié !

Pour rendre hommage à la facette mystique de Gabriela Mistral, voici un poème d'un homme que l'on peut considérer comme le meilleur poète diplomate espagnol de tous les temps : le Basque Ramón de Basterra y Zabala.

ROMANCE DE LA FLAMME LES ASCÈTES

La Castille, la Thébaïde ardente.
Avec le sac de pénitent
et le cordon pieux à la taille,
êtres de braise, âmes de feu,
vivent dans une sérénité mystique,
le visage tourné vers les cieux.

Fuyant la douceur et la tendresse,
ils s'enfoncent hardiment dans l'éternel,

sans épouse, sans mère, ni sœur.
Les visages de la lune,
les astres de la nuit sombre,
la grandeur mystérieuse de Dieu.

De la paix des belles âmes
et de l'harmonie des étoiles,
le Christ harmonieux est l'artisan.
L'ordre du monde prévu
c'est le Christ, le Christ, le Christ, le Christ.
La Castille, cette Thébàide ardente.

Et Gabriela, bien qu'elle ne fût pas castillane, était « une âme de feu », une « mystique » qui « fuyait la douceur et la tendresse » pour dénoncer les injustices du monde. **Gabriela fut avant tout la grande mystique du XXe siècle en langue espagnole** et, par conséquent, une grande incomprise.

Et Ramón de Basterra n'a pas non plus été prophète dans son pays. Il est mort à l'1928 à quarante ans, dans un centre psychiatrique basque.

2.5. Gabriela non plus, comme aucune femme ne l'a jamais été de son vivant, n'a été « prophète » ni « dans son pays » (le Chili), ni dans son domaine (la poésie)

Entre-temps, le temps avait pansé les blessures d'un Chili en pleine tourmente et, lorsque Doris Dana est décédée en novembre 2006 et que sa nièce Doris Atkinson a fait don au gouvernement chilien de l'intégralité de l'héritage de Gabriela Mistral – car la magie existe et les Amériques sont magiques –, **une femme, une autre femme extraordinaire, était déjà présidente du Chili : Michelle Bachelet.**

Lorsque l'héritage de Gabriela Mistral, plus de 40 000 documents, rassemblé avec amour par Doris Dana, est arrivé au Chili en décembre 2007, Michelle était déjà présidente et l'héritage de Gabriela a pu être accueilli à sa juste valeur. Cet héritage se trouve actuellement dans les archives de la Bibliothèque nationale du Chili.

Mais recevoir un héritage à la fin de l'année 2007, celui d'une femme décédée en 1957, n'est pas synonyme de reconnaissance. Pas plus que ne l'a été ce Prix national de littérature qui, à contrecœur et avec retard, lui a été décerné au Chili en 1951, six ans après le prix Nobel. Ni ce premier doctorat honoris causa que l'Université du Chili lui a décerné en 1954, là encore à contrecœur et avec retard, après les nombreux autres qu'elle avait déjà reçus à cette époque, à commencer par celui que le Mills College d'Oakland (Californie, États-Unis) lui avait courageusement décerné en 1947 et qui fut suivi de doctorats honoris causa des universités du Guatemala, de Los Angeles (Californie, États-Unis) ou de Florence (Italie), pour ne citer que quelques-uns de l'avalanche qui a suivi l'attribution du prix Nobel.

Pourtant, **le Chili n'a toujours pas apprécié à sa juste valeur** le joyau né de ses entrailles : Gabriela Mistral, et **le monde ibéro-américain, y compris l'Espagne, non plus**, malgré cette « Anthologie-hommage » de 2010, riche en analyses de grands experts, mais dans laquelle on regrette l'absence d'une table des matières répertoriant non seulement les analyses des experts, mais surtout les poèmes de Gabriela.

En revanche, le monde vaste, le monde large, le monde non ibéro-américain, ce monde scandinave, ce monde anglo-saxon, ce monde global, lui, sait ce que vaut Gabriela, car bien qu'il ne parle souvent pas espagnol, et qu'il passe ainsi à côté de la meilleure partie de Gabriela, malgré tout cela, il a su la percevoir, l'apprécier et l'honorer comme elle le mérite : en lui décernant le prix Nobel de littérature le 10 décembre 1945.

La même année, 1945, où, le 2 septembre, on avait officiellement mis fin à la plus grande barbarie que l'humanité ait connue jusqu'alors : la Segunda Guerra mondiale. Et qui sait si ce prix Nobel, décerné précisément en 1945, n'était pas un acte par lequel le monde lavait son « karma » [concept indien de l'Inde, et non hindouiste, puisqu'il est partagé par les jaïns et les bouddhistes, qui désigne les « dettes vitales en suspens »] envers les femmes du monde entier pour le nombre de fils et de filles qu'il leur avait enlevés au cours de cette folle Seconde Guerre mondiale, en décernant pour la première fois à la Historia un prix Nobel de poésie à une femme, et qui plus est à une mystique moderne qui écrivait de la poésie en espagnol et n'était consule modeste que depuis douze ans, mais qui avait été une formidable pédagogue, et toujours autodidacte. Le summum de la sérendipité.

Une université privée, l'une des premières du Chili, porte également, depuis 1981, le nom de Gabriela Mistral : **l'Université Gabriela Mistral.**

3. CONCLUSION : GABRIELA MISTRAL, LA GRANDE ENSEIGNANTE, CONSUL, FEMME, POÈTESSE ET MYSTIQUE MODERNE, TOUT CELA AVEC DES MAJUSCULES

Et je termine par quelques réflexions personnelles.

Afin que l'hommage rendu à ceux qui le méritent ne cesse jamais, nous avons souhaité rendre hommage à Gabriela Mistral, en essayant au moins de l'honorer comme elle le mérite, c'est-à-dire sans préjugés et avec beaucoup d'amour.

Je me sens, et je me suis toujours sentie, très proche de Gabriela Mistral. **Nos vies ont été guidées par les quatre mêmes axes directeurs dont j'ai parlé jusqu'à présent :** naître avec une vocation littéraire [son premier prix littéraire lui a été décerné par l'la FECH, le mien par l'Institut Miguel Hernández d'Alicante] ; être enseignantes [j'ai été professeure particulière de langues depuis l'âge de 13 ans, elle enseignante depuis 16 ans] ; être diplomates [je suis diplomate depuis l'âge de 26 ans et mon premier poste à l'étranger a été celui de consule d'Espagne à Sofia, elle a été consule du Chili de 44 ans jusqu'à sa mort à 67 ans] ; et nous sommes toutes les deux des mystiques modernes et, par conséquent, deux grandes incomprises par *l'establishment* masculin qui nous entoure, elle jusqu'en 1957, année de sa libération, moi jusqu'à aujourd'hui.

Nous avons également eu un cinquième axe directeur en commun. Et bien qu'il soit beaucoup moins évident que les précédents, il est à mon sens fondamental : toutes deux, nous avons toujours eu le même objectif, à savoir **dénoncer les injustices du monde qui nous entoure** et, à travers cette dénonciation, tenter **d'améliorer** notre monde, le monde de tous et de toutes. **Ce monde qui a presque toujours été celui de tous et presque jamais celui de toutes.**

Gabriela s'y essayait à travers ses poèmes. Et bien que ses poèmes fussent et soient d'une beauté et d'une finesse sublimes, parce qu'elle écrivait sur, pour et au nom des femmes, ainsi que pour les fils et les filles de ces femmes, les hommes très malins de son Chili natal l'ont critiquée très sévèrement, qualifiant de « mauvais goût » le fait de laver au grand jour le linge sale des vicissitudes des femmes, des filles et des garçons.

Et Gabriela Mistral est morte, peu avant de fêter ses 68 ans. Et si la vie m'accordait autant de temps, je voudrais faire comme elle : **lutter et continuer à lutter, malgré l'incompréhension, pour les droits de celles et ceux qui n'ont pas de voix**, nous qui avons le privilège d'en avoir une.

Et moi, en tant que femme, en tant que femme qui a beaucoup souffert ; et en tant que femme qui, malgré cela ou précisément pour cette raison, suis avant tout une combattante pour la liberté, tout comme l'était Gabriela, je conclurai donc en vous faisant part de mon opinion sur Gabriela : **Gabriela Mistral a écrit les plus beaux vers que personne n'ait jamais écrits en langue espagnole.**

Tout comme **je pense qu'Anne Sexton**, une autre femme des Amériques, de l'autre côté de l'Atlantique, **a écrit les plus beaux vers que personne n'ait jamais écrits en anglais.** Qu'y a-t-il donc dans les Amériques ? De la magie, beaucoup de magie. Et Anne Sexton s'est vu retirer ses deux filles, placées dans deux établissements psychiatriques différents, puis données en adoption ; elle a fini par se suicider à l'âge de 46 ans.

Et je termine par un rêve. **Mon rêve est qu'aucune petite fille, ni aucune femme, ne meure victime de crimes d'honneur ou de féminicides.** J'espère pouvoir me battre avec enthousiasme, cœur et volonté, ce que j'ai appris de Gabriela Mistral, pour apporter ma petite pierre à l'édifice dans ce sens.

BIBLIOGRAPHIE

Aldebott Reyes, N. : « Éxtasis Mágico », Editora Búho, Saint-Domingue, 1999.

Association des académies de la langue espagnole. « En Verso y Prosa. Antología de Gabriela Mistral ». Imprimé au Pérou. 2010.

Belli, G. : « Apogeo », Visor Libros, Madrid, sixième édition, 2009.

Campoamor, C. : « La Révolution espagnole vue par une républicaine », éditions Espuela de Plata, 2005.

Duque, A. : « Rimas en Claro. Première anthologie des poètes diplomates du XXe siècle », éditions Dos Soles, Burgos, 2004 [c'est là que figure le poème de Ramón Basterra y Zabala que je reproduis dans cet écrit ; il s'agit d'une anthologie qui se termine par un de mes poèmes].

Mistral, G. : « Désolation », Espasa Calpe S.A., sixième édition, 1983.

Neruda, P. : « Vingt poèmes d'amour. Cent sonnets d'amour », éditions Planeta, février 1984.

Oliver Labra, C. : « Error de Magia », éditions Letras Cubanas, 2004.

Zweig, S. : « Le monde d'hier », éditions Acantilado, Barcelone, 2002.

Gerardo Hernández Roa : <https://villagrimaldi.cl/noticias/fallece-gerardo-hernandez-roa-sobreviviente-de-villa-grimaldi/>